

Ferron pré-posthume

Ferron post-scriptum, de Ginette Michaud. Lanctôt Éditeur, « Cahiers Jacques-Ferron », n^o 13, 376 p.

Chroniques littéraires 1961-1981, de Jacques Ferron. Édition préparée par Luc Gauvreau, Préface de Ginette Michaud. Lanctôt Éditeur, « Cahiers Jacques-Ferron », n^o 14, 642 p.

Gilles Dupuis

Number 215, July–August 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10374ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupuis, G. (2007). Ferron pré-posthume / *Ferron post-scriptum*, de Ginette Michaud. Lanctôt Éditeur, « Cahiers Jacques-Ferron », n^o 13, 376 p. / *Chroniques littéraires 1961-1981*, de Jacques Ferron. Édition préparée par Luc Gauvreau, Préface de Ginette Michaud. Lanctôt Éditeur, « Cahiers Jacques-Ferron », n^o 14, 642 p. *Spirale*, (215), 41–42.

Ferron pré-posthume

FERRON POST-SCRIPTUM
de Ginette Michaud

Lanctôt Éditeur, « Cahiers Jacques-Ferron », n° 13, 376 p.

CHRONIQUES LITTÉRAIRES 1961-1981
de Jacques Ferron

Édition préparée par Luc Gauvreau, Préface de Ginette Michaud
Lanctôt Éditeur, « Cahiers Jacques-Ferron », n° 14, 642 p.

Par GILLES DUPUIS

Il m'est arrivé d'évoquer les *Œuvres pré-posthumes*¹ de Robert Musil pour parler de la logique anachronique à l'œuvre chez Hubert Aquin, logique implacable qui à l'instar de celle que commande la pulsion de mort originaire travaille à rebours de la vie, dès ses débuts, voire avant même ses premiers balbutiements, déliant tout ce que cette dernière tente avec plus ou moins de succès de relier (d'après une étymologie discutée du mot « religion »). Logique plus près de *Χαος* (que les gnostiques traduisent par « Abîme » ou « Vide ») que de Thanatos (les pulsions de destruction ou d'agression qui procèdent, en fait, d'*Επος*), et dont le mot « chaos », en français, n'offre qu'une pauvre traduction cacophonique — tentative chaotique, pour ne pas dire cahoteuse, de domestication du concept radical « inventé » par Hésiode dans sa *Théogonie*.

Or jamais encore la formule de Musil, qui se lit dans la langue originale *Nachlass zu Lebzeiten* (que Jaccottet propose de traduire par « Œuvres posthumes [publiées] du vivant de l'auteur »), ne m'a paru aussi pertinente qu'après la lecture de ce *Ferron post-scriptum*, recueil qui rassemble la majorité des textes consacrés à Jacques Ferron que Ginette Michaud a fait paraître dans des revues savantes, ouvrages collectifs ou en accompagnement à des rééditions de l'œuvre du maître (dont un inédit sous sa forme actuelle), et pour lequel elle a obtenu en 2006 le prix Jean-Éthier-Blais. L'ironie « toute musilienne » incluse dans le titre incroyablement elliptique de l'écrivain autrichien de langue allemande convient en effet parfaitement à l'écrivain québécois de langue française tel qu'il est défini et incarné par Ferron, lequel aurait pu signer les pages de l'avant-propos où Musil, après avoir établi un parallèle entre œuvres posthumes et ouvrages en solde, conclut : « *Quoi qu'il en soit, et quelque distinction qu'il faille maintenir entre soldes et œuvres posthumes, j'ai résolu d'empêcher la publication des miennes avant qu'il ne soit trop tard. Pour cela, le plus*

sûr, que l'on en convienne ou non, est de les publier soi-même de son vivant. » Ce qui n'interdit pas, selon cette fois une ironie toute michaldienne, que le « pré-posthume » puisse accueillir du « post-scriptum », comme il arrive que codicilles et apostilles s'ajoutent aux testaments les mieux gardés, surtout quand ces derniers sont dits littéraires.

Écrire au futur antérieur

Si le futur antérieur est un temps grammatical devenu populaire depuis Blanchot et Derrida, conjugaison pré-posthume du verbe qui trouve sa source dans l'après-coup freudien (*Nachträglichkeit*) afférent à la temporalité très particulière de l'inconscient qui relève davantage de *Kairos* (le temps de l'événement) que de *Kronos* (le temps de l'enchaînement), force est de constater, à la suite de Michaud, que cette « anachronie » sied, dès l'origine, au projet d'écriture de Ferron dans les rapports complexes qu'il entretient avec l'Histoire du pays et son histoire personnelle. Tard venu à la littérature (mais non à l'écriture), en instance souvent de lui dire adieu (mais sans vraiment prendre congé d'elle), tout le temps de l'écriture ferronienne aura été de se dire entre l'après jamais advenu et l'avant déjà perdu : moment de l'impossible présent qui coïncide paradoxalement avec l'instant sans fin de l'éternel retour.

C'est en « relisant à rebours l'œuvre de Ferron », en reproduisant à la lecture le mouvement angoissant mais inexorable de la pulsion de mort freudienne (appelée aussi par Baudrillard « pulsion de réversibilité »), que Michaud en arrive à postuler une temporalité « posthume » en son cœur. Cette logique à contre-courant est aussi celle du « souvenir » (en termes psychanalytiques : du souvenir-écran) qui affleure lorsqu'un souvenir se manifeste en en cachant un autre, quel que soit l'ordre chronologique de leur avènement : « *La mémoire, comme le travail de deuil, travaille à travers le retour, ou les rappels, de l'anamnèse et de*

l'oubli. » Souvenir suspect donc qui fait écran, notamment, au « Je me souviens » faussement transparent de la devise québécoise... En optant pour cette clé d'interprétation, c'est « *L'Autre Ferron* » (Montréal, Fides-Cétuq, « Nouvelles études québécoises », 1995), que Ginette Michaud a plus que quiconque contribué à révéler avec le concours de Patrick Poirier, qui émerge avec conviction dans ces pages à la fois sombres et lumineuses, discrètes et mélancoliques : l'auteur de la déshérence, du legs impossible, de l'inquiétante proximité de la folie et de la tentation désespérée du suicide, voire de l'œuvre inaccomplie. Franchi, par le biais de *La Conférence inachevée*, le seuil que marque le *Pas de Gamelin* dans le parcours ferronien, Michaud s'engage sur la pente d'un non-retour qui, paradoxalement, signale le retour du refoulé dans l'écriture. Pas question pour elle de revenir au Ferron ironique et moraliste des contes, sinon pour faire entendre les notes graves qui bourdonnent sourdement sous les accents plus légers de la voix du

conteur. Lever en partie le voile sur ces indiscretions de l'auteur tout en respectant sa légitime pudeur, voilà le contrat de lecture que s'est imposé le critique en voulant se mettre au diapason d'un style.

Descendance et ascendance

À l'instar de Proust qui se partageait équitablement mais non sans frictions entre deux filiations, celle du père et celle de la mère, représentées par « le côté de Guermantes » et « le côté de Méséglise », Ferron est sans doute l'auteur québécois qui aura le plus composé avec sa double hérédité. Cette interprétation originale, déjà avancée par Ginette Michaud et Patrick Poirier dans *Papiers intimes. Fragments d'un roman familial : lettres, historiettes et autres textes* (Outremont, Lanctôt éditeur, « Cahiers Jacques-Ferron », nos 1-2, 1997), débouche ici sur une cadence inédite. À la fin de son parcours de lecture, Michaud laisse en effet entendre des harmoniques à

Chih-Chien Wang, *Yushan with Bubble o8*, 2007
Impression au jet d'encre (50 x 40 pouces)
Gracieuseté de l'artiste



peine audibles aux oreilles mêmes de l'analyste. A-t-elle reculé, tel Freud, devant sa trouvaille inouïe (la pulsion de mort rattachée à la mère plutôt qu'au père) ou n'a-t-elle osé prendre le pouls vital de sa découverte (impossibilité de tuer la mère sans s'immoler soi-même)? Toujours est-il qu'après avoir mis au jour cette « invention » secrète, elle n'en a pas tiré tout le parti dont elle semblait figurer la promesse : autre façon, sans doute, de « tenir au secret ». Je fais référence au passage crypté du dernier texte en date d'abord paru dans *Jacques Ferron : le palimpseste infini* (Outremont, Lanctôt éditeur, « Cahiers Jacques-Ferron, n°s 8-9, 2002), où Michaud suggère que l'écriture de Ferron a été « plus matricide qu'on ne l'a dit ». J'avais tenté de cogiter ce paradoxe dans mon propre compte rendu de ce volume², avançant que s'il y avait fantasme de matricide dans l'écriture matricielle, c'est que l'inceste couvait déjà dans le palimpseste... L'opportunité inespérée de cette deuxième recension critique me fournit le prétexte d'enter une glose sur ce diagnostic trop vite esquissé.

Si Ferron descend légitimement du père — l'instance de *La Plus Haute Autorité* (titre projeté du « livre demeuré inabouti ») dont il revendique l'héritage malgré les dissensions de jeunesse —, son ascendant est à situer du côté de la mère dont le « Nom-du-Père », Caron, reviendra le hanter dans *La Nuit* sous les traits *unheimlich* d'Alfredo Carone, le chauffeur de taxi italien qui rappelle Charon, le nocher des Enfers (mais aussi le « passeur » du conte éponyme de Jean-Aubert Loranger), comme l'a bien vu, du reste, Simon Harel dans son *Voleur de parcours*³. Il s'agit moins ici d'idéaliser la mère ou d'en réactiver le fantasme que de l'incorporer, ce qui équivaut toutefois, du point de vue freudien sur la mélancolie, à retourner le travail de deuil contre soi. Du coup, on comprend la tentation de la folie et du suicide chez Ferron, tentatives avortées d'échapper au symbolique qui ne font que rejouer sur le plan halluciné du réel le deuil inaccompli de la Mère. L'erreur de Ferron, si l'on s'exprime en termes psychanalytiques, voire gnostiques, aura été d'incorporer la mère au lieu de se limiter à en introjecter l'image. Dès l'instant où l'objet est assimilé par incorporation, il devient pour le sujet irrémédiablement perdu, à la fois consommé et consumé. La culpabilité du fils face à

la mère mise à mort une deuxième fois par lui ne peut déboucher que sur la ritualisation d'un sacrifice, où le fils sera à son tour immolé sur l'autel maternel pour expier sa faute. Le même phénomène fantasmatique se vérifie sur le corps d'un illustre puritain, Glenn Gould. À la lumière de ce « cas » qui présente des affinités électives avec celui de Ferron, j'en viens à croire que ce dernier a aussi été plus « protestant » qu'on ne l'a dit, ce que confirme Michaud dans sa lecture profonde et perspicace des « mots anglais » de l'auteur. Si ce legs lui vient principalement du père, il ne cesse pourtant d'entretenir avec la mère une relation enharmonique, la Mère étant pour le protestant l'objet « forclos » de son désir, comme le Père est l'objet « refoulé » du désir catholique.

Testament inachevé, inachevable

« Jusqu'au début des années soixante-dix, Ferron souscrivait peut-être encore jusqu'à un certain point à la tentation de construire une œuvre capable de réunir et de totaliser ses parties, si diverses et inachevées fussent-elles chacune en elle-même. Après Varsovie, expérience radicale d'altérité et de non-reconnaissance par l'autre, l'œuvre ferronienne restera fragmentaire, les parties condamnées à errer, tant d'un bout à l'autre de l'œuvre publiée, que dans les fragments épars du manuscrit. » Comme en témoigne cette citation, le voyage en Pologne effectué en 1973, soit cinq ans avant l'accession du premier pape polonais (et le premier pape non italien en 456 ans) au trône de Saint-Pierre, marquerait selon Ginette Michaud un tournant sans retour dans la vie et l'œuvre de Jacques Ferron. Si l'œuvre ferronienne avait tendance avant cette date à se composer comme les fragments d'une épopée en chantier — chaque roman, pièce de théâtre, recueil de contes, d'histoires ou d'essais constituant une pièce polyvalente de l'édifice —, elle se fragmente par la suite au point où chaque membre est à son tour fracturé, révélant par le fait même le caractère impossible du projet épique qui la sous-tend (et dont *Le ciel de Québec* n'aura été que le fragment le plus « achevé »). Ne restera plus à l'auteur qu'à rassembler quelques membres épars et déjà tronqués du « grand œuvre » inachevable, ce qu'il fera dans *La Conférence inachevée* — laquelle n'est pas sans rappeler les

Blocs erratiques d'Hubert Aquin, également colligés du vivant de l'auteur mais parus posthumes —, tout en délaissant le manuscrit devenu impubliable du *Pas de Gamelin* : « Dans La Conférence inachevée, le conte, dont la forme même échappe à toute désignation précise dans le titre [...], est désormais définitivement frappé d'inachèvement, état qui diffère tout à fait de l'incertitude antérieure qui le menaçait : l'inachèvement représente surtout [...] l'impossibilité même de la clôture, le motif de la mauvaise fin, de la fin qui ne finit pas et qui ne peut pas finir, l'image de l'interminable et d'une négativité à l'œuvre jusqu'à la fin et pour toujours, négativité telle qu'elle rend tout salut impossible. » Autre façon de dire que l'auteur s'est finalement délesté du poids devenu insupportable de l'autoanalyse, examen sans complaisance qu'il avait poursuivi tout au long de sa triple carrière d'écrivain lucide, de médecin compatissant et d'anti-politicien.

Si la Pologne a été pour Ferron « le salut de l'Irlande » — et possible-ment du Québec (encore que cette question soit laissée en suspens par l'auteur) —, elle n'en a pas moins signifié pour lui l'échec de son entreprise littéraire ; ou plutôt l'échec de l'œuvre à venir, celle habitée par la folie et hantée par le spectre de la mort. Encore une fois, difficile de ne pas filer le parallèle entre le destin de Ferron et celui d'Aquin jusque dans la référence polonaise tardive (selon André Beaudet), qui prend dans l'après-coup une valeur prémonitrice. Rédempteur porte bien rétrospectivement son nom fictif de famille, « fauché » qu'il est par deux filiations contradictoires, lesquelles avaient fait perdre le prénom rousseauiste à son auteur ainsi que sa mission apostolique. C'est tout le finale du *Salut de l'Irlande* qui peut être lu autrement à la lumière de cet événement crucial : à l'inverse du songe où Jacob voit des anges montant et descendant l'échelle du ciel au terme duquel il reçoit la bénédiction de Yahvé (ou d'El Shaddaï) qui changera son nom en celui d'Israël (Gn 28 10-22 et 35 9-15), le narrateur mi-québécois mi-irlandais de Ferron aperçoit deux échelles (l'une rouge, l'autre blanche) qui symbolisent la descendance paternelle et l'ascendance maternelle. Cependant, Connie Haffigan perdra pied après avoir tenté en vain d'escalader l'échelle salutaire qui mène à la mère, retrouvant par terre la malédiction du père

qui l'avait consacré « effelquois ». En fin de compte, peut-être le fils réel eût-il mieux fait de dire non au désir castrateur de la mère quand « sur son lit de mort, [elle avait] modifié son prénom de Jean-Jacques — en l'honneur de Rousseau — à Jacques, en lui intimant l'ordre de ne pas se penser plus fin que les autres » (je souligne). Ce qui expliquerait, incidemment, l'absence particulière de Rousseau dans « le rayon français de la bibliothèque ferronienne », tandis que Diderot, Voltaire et les Encyclopédistes pris dans leur ensemble y figuraient côte à côte. En vérité, « plus fin que les autres », Ferron l'a été. Il n'aura pas eu toutefois le bonheur, ni le loisir, de le penser jusqu'au bout...

Je ne peux me résigner à sceller cet acte de lecture en faisant résonner une note aussi pessimiste, bien que, de concert avec l'écoute scrupuleuse et empathique exercée par Ginette Michaud, ce point d'orgue sonne juste à mes oreilles. Pour qui préfère entendre la voix jadis joueuse et impertinente de Ferron (au sens « classique » du mot, donc *pertinente* au sens moderne), je ne peux que recommander la lecture renouvelée de ses *Chroniques littéraires*, qui réunissent l'essentiel des essais écrits entre 1961 et 1981 portant sur la littérature, à l'exception des « textes déjà publiés dans des recueils conçus par Ferron, comme ceux du Fond de mon arrière-cuisine » (Luc Gauvreau). En revanche, les chroniques choisies par Jean-Marcel Paquette pour composer la section « Escarmouches littéraires » de l'édition originale des *Escarmouches* (parue chez Leméac, en 1975, en deux tomes) y sont reprises. L'espace me manque, bien entendu, pour rendre compte adéquatement de la richesse de ce dernier-né des « Cahiers Jacques-Ferron » qui se présente d'ores et déjà comme un « incontournable ». Je me bornerai à dire, à la suite de Michaud, que le lecteur y découvrira « un penseur original de la question identitaire québécoise » et, sur les traces de Bataille, qu'il y puisera un témoignage non moins original sur comment, même privé d'un pays, un sujet peut devenir souverain. ☺

1. Robert Musil, *Œuvres pré-posthumes*. Traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 1985.
2. *Spirale*, septembre-octobre 2002, n° 186, p. 42-43.
3. Simon Harel, *Le Voleur de parcours*, Longueuil, Le Preambule, « L'Univers des discours », 1989, p. 126-141.